



De g. à dr. :
Anthony Kiedis, John Frusciante,
Flea et Chad Smith.

Les Red Hot Chili Peppers toujours plus épicés

C'EST « LE » GROUPE ROCK CALIFORNIEN. APRÈS VINGT-TROIS ANS D'EXISTENCE, DES TUBES PLANÉTAIRES, DES GALÈRES, DES CURES DE DÉSINTOXICATION, LE QUATUOR FUNK-ROCK REVIENT AVEC UN DOUBLE ALBUM, « STADIUM ARCADIUM », LEUR NEUVIÈME DISQUE. LE CHANTEUR ANTHONY KIEDIS NOUS A REÇUS À LOS ANGELES, À L'HÔTEL CHATEAU MARMONT.

INTERVIEW AURÉLIE RAYA

Pourquoi sortez-vous un double album ?

On ne savait pas quoi faire ! L'écriture, la conception, l'enregistrement nous ont pris une année et c'était très agréable. On ne voulait plus s'arrêter. J'avais 38 idées de chansons. Notre problème était alors de trouver une stratégie pour sortir la totalité de cette musique. Nous envisagions même de commercialiser un triple album, parce que nous voulions que tout soit entendu ! Au final, on s'est calmé. On a gardé le meilleur du meilleur. J'ai le sentiment que c'est ce que l'on pouvait faire de mieux. Sortir un double album aujourd'hui, j'en suis fier. C'est quasiment une prise de position, vu l'état du marché.

Une nouvelle fois, vous avez fait appel à votre producteur habituel, le mystérieux Rick Rubin. Vous n'avez jamais envisagé quelqu'un d'autre ?

Si, bien sûr. C'est naturel aussi d'avoir envie de changer. Mais, finalement, on en revient toujours à lui. Nous avons appelé Brian Eno pour qu'il nous produise. Il a refusé. A l'époque de "Californication", en 1998, nous avons contacté Daniel Lanois [producteur de U2, entre autres] et il avait aussi dit non. Avant de se reviser un mois plus tard, après avoir écouté une maquette du single. Trop tard, Rick était déjà sur le projet. Sans oublier David Bowie, avec qui l'on souhaitait collaborer, il y a quelques années. Il nous avait envoyé une très belle lettre pour nous dire qu'il aimait notre musique, qu'il serait flatté, mais qu'il ne nous produirait pas lui non plus. Nous ne le prenons pas personnellement. Au contraire, ces refus sont comme un signe qu'il faut continuer avec Rick.

Rick est l'homme qui a relancé la fin de carrière de Johnny Cash en produisant ses cinq derniers albums. L'avez-vous rencontré ?

Oui. Rick étant devenu son ami, lui, moi et ma petite amie Jamie étions partis en vacances avec la famille Cash. Je me sentais comme un petit garçon face à lui. On sillonnait sa propriété en voiturette de golf. Il me racontait des histoires sur sa vie, ses expériences, ses erreurs, son amour pour June. C'était cool. Il jouait de la guitare le soir, chantait des ballades. On avait des choses en commun, dont notre lutte contre l'addiction à la drogue. Jeune, il avait eu de sérieux ennuis avec la came, il aurait pu en mourir. Moi aussi. Quand je me suis retrouvé à l'hôpital en cure de désintoxication, en 1995 ou 1996, il m'avait appelé pour me reconforter. C'était une belle attention. J'ai toujours son numéro de téléphone dans mon carnet, je n'arrive pas à l'effacer.

Avez-vous toujours des liens aussi forts avec les autres membres du groupe que lorsque vous avez débuté, il y a près de vingt-cinq ans ?

Evidemment on s'engueule toujours, ce n'est pas facile ! Je mentirais si je disais le contraire. Mais cette fois-ci, c'était différent. Voire mieux. On était plus productifs, plus concentrés, moins soucieux de notre ego, plus confiants, moins dans le jugement, le contrôle, les critiques. On se parle, on est toujours les meilleurs amis. On ne pourrait pas se contenter de simplement travailler ensemble. Et personne ne se pointe en disant : "Je suis le patron." Comme vous êtes le chanteur et le songwriter, vous êtes de toute façon le boss !

Non. Nous étions tous dans un bon état d'esprit et de santé. En plus, tout le monde était amoureux pendant l'enregistrement, le travail en a été facilité ! Même si, comme d'habitude, j'étais en retard pour la livraison des morceaux. C'est ma manière de fonctionner, je peux écrire un couplet juste avant d'entrer en studio.

Vous n'avez jamais été politiquement engagés ?

Cela demande trop d'énergie. Il y a deux façons d'approcher ces choses-là : soit être un activiste politique à temps plein, soit utiliser ses capacités pour divertir les gens. C'est quasiment impossible de réussir la combinaison des deux. Nous avons opté pour la seconde solution. Enfin, il nous arrive de donner des concerts lors de conventions démocrates. Non que les démocrates soient meilleurs mais, en ces temps, ils semblent juste un peu moins détruits que les républicains ! ●

« Stadium Arcadium » (Warner). En concert à la Halle Tony-Garnier de Lyon le 6 juin et au Palais Omnisport de Paris-Bercy les 8 et 9 juin.